

L'artiste, la galeriste et le fil d'Ariane

Autor(en): **Jaques-Dalcroze, Martine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **86 (1998)**

Heft 1424

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-284834>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

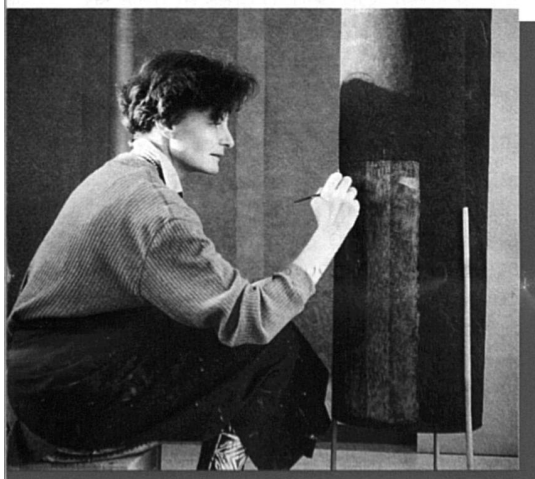
Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'ARTISTE

LA GALERISTE ET LE FIL D'ARIANE

Pour la seconde fois, Brigitte Babel expose chez Isabel Mailler, à la galerie Equinoxe à Carouge, du 5 au 24 novembre. Sur les cimaises d'Isabel, les toiles de Brigitte ont tout de suite trouvé leur juste place. Chacune, de son côté, a bien voulu parler de son travail, du fait d'exposer, de s'exposer. Le résultat, mis en regard, est parfois étonnant. Sur une même ligne harmonique, interview à deux voix.

Brigitte Babel ou les écritures successives



«La peinture est pour moi une expression vitale». Telles les cairns qu'elle aime échafauder – ces pyramides de pierres d'origine celtique, destinées à montrer le chemin –, les expositions de Brigitte Babel marquent les jalons visibles d'une démarche linéaire dont l'abstraction forte et sereine est profondément enracinée dans la nature et les éléments. L'eau, la terre et l'air. «Je n'utilise jamais le feu», dit-elle, avant de se rendre compte que si, par l'entremise de tonalités solaires.

Aux bleus, aux ocres, elle conjugue l'écriture et les symboles: le carré de la terre, le cercle de l'eau, le triangle de l'air. Une opiniâtre recherche de densité par la couleur qu'elle matérialise vague après vague avec des pigments, soit sur papier, soit sur toile: «Mon travail est assez long, assez lent, il se fait par couches successives: chassis, toiles, colle à chaux

pour les préparer, je colore déjà mes fonds, – ma peinture commence là, plutôt que d'acheter des toiles toutes prêtes. J'aime bien ce processus d'entrer dans les toiles par le tout début. Cette idée de quelque chose qui se charge en énergie. Ces sortes de... oui, méditations, ces «écritures» ne sont pas destinées à être visibles, mais ensuite je me dis qu'elles doivent disparaître».

Textes et textures, la différence est ténue. Et paradoxalement, de ces mémoires accumulées surgit le sens de l'épure.

Une philosophie picturale mêlée d'écriture qui nourrit également sa pratique pédagogique, au Cycle d'Orientation où Brigitte enseigne le dessin. Notamment à travers la réalisation de «tout un découlement de travaux que les élèves développent, agrandissent, transposent dans plusieurs techniques et sur plusieurs supports, – le tout formant comme un dépliant où se décomposent les différentes étapes qui mènent de l'observation de la réalité à l'abstraction».

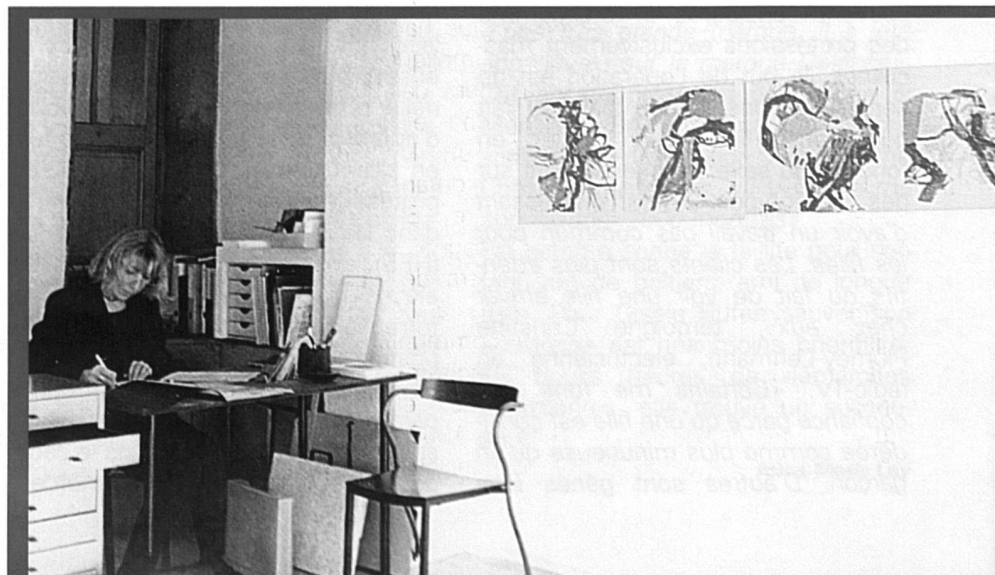
Comment concilier peinture et famille lorsqu'on est artiste, et femme? «Se trouver un atelier à soi, un lieu qu'on peut garder, fermer, qui se trouve ailleurs qu'à la maison, c'est très important,» souligne Brigitte Babel. «Quand les enfants étaient petits, je faisais toujours des choses comme de la gravure, ou alors du tricot, du patchwork, de la couture, du crochet, une façon de créer plus proche de la vie familiale».

Dans l'atelier de Saint-Jean où elle vient d'installer ses pinceaux, les toiles verticales ou carrées qu'elle va exposer à Equinoxe déclinent leurs gammes chromatiques. Elle sourit: «C'est finalement toujours le même fil qui me guide, mais suivant ce que je rencontre – pierres, ardoises... il varie».

D'Isabel Mailler elle dit: «Elle essaye de faire de chaque exposition une sorte de petite installation, de réaliser un tout. Elle est prête à n'exposer qu'une seule toile, ce qui importe pour elle, c'est de mettre en valeur le travail de l'artiste».

Isabel Mailler ou le rêve d'une seule toile

«Une galerie est encore un lieu où on peut regarder, et pas forcément consommer. Il n'y en a plus tellement!» Graphiste de formation, les incursions d'Isabel Mailler au Musée des Arts décoratifs de Lausanne ont ricoché sur ses premiers pas de galeriste: «J'y ai découvert les ikats africains, les couvertures navajos. Il y a environ vingt-cinq ans, c'était nouveau de montrer ça ailleurs que dans un musée d'ethno...». Son travail, elle l'envisage comme une source d'étonnement. Pour elle et pour les autres: «J'ai eu envie de faire découvrir des choses. En exposant, au départ, des gens qui ne l'auraient pas été à priori dans une galerie: fleuriste, brodeuse, bijoutiers. Aujourd'hui, je privilégie davantage la gravure, le



livre, la peinture, la sculpture et la terre».

Si sa démarche a évolué, Isabel Mailler ne dévie pas de la ligne escarpée qu'elle s'est tracée en matière de choix artistiques: diverse mais constante. L'exigence qui la caractérise ne contredit pas une conception intimiste de la galerie: on peut y écouter du saxo ou des poèmes autour d'un plat de spaghetti. «En fait, dit-elle, j'aime improviser. Et se tromper quelquefois nous apprend tellement. Ce que j'apprécie ici c'est que je fais tout jusqu'à la fin, y compris déballer les cartons, et je trouve toutes ces tâches intéressantes. C'est comme être mère de famille, – je n'aurais peut-être pas dit ça il y a trente ans!». L'espace où elle se trouve lui pose une colle renouvelée: «C'est l'exigüité du lieu qui m'oblige à innover, argue-t-elle en souriant. Pour mes accrochages, j'essaie à

chaque fois de tirer parti différemment de sa petitesse: au mur, par terre, peu d'œuvres, beaucoup... Mon rêve serait un jour d'avoir une seule toile!»

Derrière l'œuvre, l'artiste. «Le contact humain est très important pour moi, il faut que nous puissions communiquer. Ce sont des moments rares que m'apporte chaque artiste, chaque expo». Peu importe s'il s'agit d'un homme ou d'une femme: «C'est chacun par rapport à sa sensibilité. On a des préjugés, mais ça dépend de ce que chacun laisse percevoir de sa part féminine ou masculine. Chaque être est unique». Pour Isabel Mailler, le public n'est pas différent non plus selon que l'artiste est homme ou femme: «Mais ce qui est intéressant, c'est la façon dont les gens se révèlent dans une galerie d'art. On y parle de soi, il y a des émotions qu'on ne supporte pas: l'art

a un effet-miroir. On dit «j'aime pas» devant ce qu'on fuit, face à une toile qui nous révèle des choses qu'on ne veut pas savoir». Née d'une mère peintre, elle se souvient: «Ce qui m'a frappée, c'était sa solitude de peintre». Ses choix? «Des choses fortes mais douces... J'essaie d'alterner noir/blanc et couleurs, que ce soient des œuvres aussi où le spectateur puisse dialoguer, entrer, qui ne disent pas tout du premier coup d'œil, que l'on peut continuer à découvrir au fil du temps».

De Brigitte Babel elle dit: «C'est rare de rencontrer des gens qui dégagent tant de choses, qui ont un tel équilibre. J'aime quand elle exprime son travail: elle continue, continue, et tout à coup elle sent que la toile a une vie propre, alors elle s'arrête».

Propos recueillis par
Martine Jaques-Dalcroze

A LIRE

Manuel Vásquez Montalbán
La Pasionaria et les sept nains

Essai, traduit de l'espagnol par Nicole Adoum
450 pages, Ed. du Seuil, 1998.

«Brûlant comme de la chaux vive, parlant par la bouche des puits miniers, femme, Espagne, mère à l'infini, tu peux faire naître des étoiles, tu peux t'embraser d'un seul cri».

Telles sont les paroles qu'inspire Dolorès Ibarruri (alias la Pasionaria) au poète espagnol Miguel Hernandez.

Nul doute que Dolorès ait vraiment été cette femme engagée de toute sa force dans la cause du peuple opprimé et exploité. Mais il faut aussi reconnaître que son parcours a été semé

d'embûches qu'elle n'a pas forcément surmontées, et que ses choix n'ont pas toujours été purs de toute compromission. Soit! Elle force néanmoins l'admiration et son histoire m'a captivée.

Née en 1895, issue d'une famille pauvre de mineurs du Pays basque espagnol, elle milite très jeune aux côtés des ouvriers et s'inscrit au Parti communiste en 1920. Elle devient très vite une des personnalités marquantes du PCE, la seule femme à faire partie de la plus haute instance. Elle s'implique bien sûr totalement dans la Guerre d'Espagne et devra supporter un long exil en Russie, durant toute l'ère franquiste. Elle reviendra en Espagne en 1977 et continuera de s'intéresser de près à l'évolution du parti communiste. Malgré son attachement à l'Union soviétique, elle condamnera en 1968 l'invasion de la Tchécoslovaquie.

L'ouvrage que lui consacre Manuel Montalbán est très intéressant et révélateur à plus d'un titre. Il ne s'agit pas d'une biographie traditionnelle, mais d'un essai, qui désire analyser dans le sillage de la pasionaria quelques personnalités marquantes liées à l'histoire du Parti communiste espagnol. Cet essai se veut en quelque sorte iconoclaste (le titre le prouve), mais reste très documenté et peut-être plus proche de la vérité par l'importance qu'il attache aux sentiments et aux relations des protagonistes

Voici quelques-uns des sept nains: les nains franquistes, détracteurs virulents. Les nains adorateurs, les nains communistes, qui se hâtèrent de lui tourner le dos, les nains désobéissants, comme Semprun ou Claudin, quelle qualifia «d'intellectuels à tête de linotte», mais qui vinrent néanmoins s'incliner sur son cercueil, et d'autres

encore: fidèles, irrespectueux ou au contraire totalement dévoués.

Le style de Manuel Montalbán séduit instantanément, ce qui permet de suivre les aléas de la vie de certains personnages sans s'ennuyer. Sans jamais se prendre au sérieux, il ne manque pas d'ajouter son grain de sel personnel pour stigmatiser tel lieutenant républicain à la belle moustache, mais fort mauvais stratège, ou les intellectuelles féministes qui suivaient Dolorès sans bien comprendre sa manière de vivre à la paysanne. Aujourd'hui, le mot «pasionaria» est devenu un nom commun, et désigne une femme luttant pour ses idéaux. Quoi de plus magnifique?

Annette Zimmerman

